

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

« De quel manque est ce manque, o cœur, dont tout à coup tu es plein ? »

Poète-prophète

Depuis que, il y a quelques mois, j'ai reçu l'invitation inattendue et émouvante pour tenir une leçon sur le thème du Meeting, le vers de Mario Luzi n'a pas cessé de me provoquer, même si peut-être, encore aujourd'hui, je ne suis pas parvenu à le mémoriser correctement. Il m'a provoqué par le martèlement de la parole "manque", mais aussi par la sonorité même du vers, avec tous ces sons "c" durs : que, cœur, coup, sans parler des sons "s"... On dirait un vers agacé, irrité. Mais qui se calme, à la fin, après la parole très dure "tout d'un coup", dans le doux et pacifique "tu es plein", et dans le point d'interrogation – qui justement n'est pas exclamatif –, dans le point d'interrogation qui est comme si Luzi, dans les quatorze paroles d'un seul vers était passé du cri irrité à la mendicité qui cède au fait qu'on ne peut fuir ce manque, parce qu'il remplit le cœur tout entier comme l'eau remplit les abîmes de la mer.

Le poète, quand il nous provoque, quand il nous interroge, devient prophète. Il nous pousse au-delà, au-delà de nous-mêmes, au-delà de la définition bien définie de nous-mêmes. Il nous pousse à rouvrir les frontières fermées par la définition dans laquelle nous nous sommes accommodés, ou plutôt emprisonnés, par la définition que nous formulons sur nous-mêmes, comme si nous étions un animal ou une plante, ou encore un insecte à cataloguer avec deux ou trois termes, si possibles latins pour nous sentir plus importants : *Homo sapiens sapiens*...

Le poète est prophète quand son cri, parfois un murmure, parvient à ouvrir à nouveau la définition bien définie que nous donnons de nous-mêmes, de la vie, du monde, de tout et même de Dieu. Il l'ouvre à nouveau au Mystère. Comme si nous étions un fleuve lent et boueux qui s'écoule vers la mer sans s'en rendre compte, sans obstacle ; et puis, tout d'un coup, à l'horizon, on entrevoit une interruption du cours normal, qui n'est pas un obstacle, mais un abîme, un affaissement du fond boueux sur lequel nous glissons avec des pentes qui stagnent, un abîme, une chute imprévue, une cascade comme celle du Niagara ; et ainsi cet abîme, encore à l'horizon ou dans lequel nous sommes déjà en train de nous précipiter, ne peut plus rester au dehors de la définition de nous-mêmes.

Le fini se brise, la belle définition que nous nous étions donnée se rompt, et nous ne savons pas vers quel autre horizon nous nous dirigeons ; et pourtant nous y allons toujours plus rapidement, plus libres, arrachés à tout ce à quoi nous nous accrochions pour nous donner plus de stabilité et sécurité en-deçà de cet abîme, en-deçà du Mystère, en-deçà de la limite désormais franchie... Le poète provoque en provoquant en nous notre expérience, qui est sa propre expérience. Et il lui suffit d'une parole, d'un vers, d'un thème musical, une image pour dire tout, pour provoquer tout.

Durant ma jeunesse universitaire, nous avons mis en scène les *Chœurs du Roc* de Eliot. Au début, il m'avait attribué le rôle principal, mais ensuite, au fur et à mesure que mon inaptitude à réciter s'est manifestée, ils m'ont rétrogradé au point de ne devoir apparaître sur scène qu'en hurlant une seule phrase, que désormais je ne me rappelle plus. Mais, justement, le poète est un prophète qui peut synthétiser le tout dans un fragment qui rouvre au tout.

Le fragment de Mario Luzi nous martèle avec une question pleine de stupeur qui nous rappelle que l'homme est un cœur tendu ou en équilibre, entre deux dimensions : le manque et la plénitude. Manque, cœur, plénitude sont les paroles que le Meeting, justement, souligne graphiquement dans le vers de Luzi devenu son titre, c'est-à-dire programme et provocation, ou encore, la provocation que le Meeting a

voulue comme programme. Une provocation pourtant qui ne s'adresse pas à un public, ni aux médias, mais au cœur ; le public du Meeting est le cœur, mon cœur, ton cœur, notre cœur. Le cœur qui est aussi le véritable "medium" de communication, de transmission, de partage d'une conscience expérimentée et à expérimenter, en cœur à cœur, de conscience de l'humanité à conscience de l'humanité, de conscience du Mystère à conscience du Mystère : "*Cor ad cor loquitur*", était la devise du bienheureux Cardinal Newman.

Interroger le désir du cœur

Et en effet, je pense que le premier aspect sur lequel le vers de Mario Luzi nous provoque est justement le fait d'interroger notre propre cœur. En interrogeant son cœur, Luzi interroge notre cœur, le cœur de chacun. Et cela réveille notre conscience au fait que le sujet responsable, qui doit répondre en nous et en chacun, est le cœur. Mais qui aujourd'hui interroge encore le cœur ?! Qui traite le cœur en tant que sujet responsable ?! La majorité l'ignore, beaucoup le traitent comme un organe où siège la réactivité instinctive et sentimentale. Peu de personnes aident l'homme contemporain à mettre le cœur face au mur, en lui demandant de rendre des comptes sur son désir, en le rendant responsable de son désir. Non responsable du fait qu'il désire, car cela lui est donné par Celui qui le fait. Mais responsable d'une conscience de soi, d'un sentiment conscient de soi. Luzi, tout comme le Christ, comme Paul, Augustin, Dante ou don Giussani, pour ne citer que cinq noms, nous provoquent à interroger notre cœur, et je dirais, à le bloquer, comme un chien pointé sa pitance, sous le viseur sans pitié de la demande à laquelle seulement lui peut et doit répondre, dont il est le seul responsable : la demande sur la plénitude qu'il désire, la demande sur le bonheur, et donc la demande sur ce que peut bien être la réalité, l'expérience dont il se languit de tout son être, tant il se sent rempli de son manque.

Mais qui nous aide encore à affronter la vie, à recentrer la vie, à orienter les choix, ou les renoncements, en partant de là ? Qui traite le propre "moi" avec ce sérieux ultime, et donc avec cet amour qui aime en soi et dans les autres l'essentiel de ce qui est ? Qui part de ce procès, disons-le ainsi, fait à son propre cœur sur l'usage de sa propre liberté face à tout, aux choix, qu'ils soient grands ou banals, à toutes les circonstances, à toutes les rencontres qui tissent l'existence ?

Là où surgit la liberté

Car c'est à partir de cette interrogation du cœur, c'est à partir de ce réveil du cœur à la responsabilité face au besoin de l'indigence qui le remplit, que la liberté surgit en l'homme. C'est comme si on prenait le cœur par le collet, on le coinçait dans un coin jusqu'à ce qu'il donne raison de son véritable désir, en confessant que dans 99% des cas, il nous ment en nous disant qu'il ne manque de rien, que ce que nous faisons ou possédons nous suffit, qu'il est bien ainsi, qu'il se contente peut-être même de ne pas être bien. Le vers de Luzi est un chef d'accusation. Le cœur est un coupable qui doit confesser, qui se confesse à lui-même qu'il sait, qu'il sent, qui souffre d'un manque abyssal que rien ne peut satisfaire si ce n'est... Si ce n'est quoi ? "*De quel manque est ce manque ?*".

Le cœur pourrait confesser, s'il est honnête, qu'il n'en sait rien, qu'il ne peut répondre, qu'il ne peut se donner une réponse, qu'il ne sait pas ce que c'est, ce qu'est ce "quid" dont il sent le manque le remplir. Le mensonge du cœur n'est pas là où il ne sait pas quel visage a ce dont il manque. Le mensonge surgit là où le cœur trahit le manque qui le remplit avec des idoles qui ne le remplissent pas. Le mensonge se manifeste quand le cœur se dit satisfait ou laisse dire à tous qu'il est satisfait, en censurant les marges infinies du manque qui le remplit. "Mon âme, tu as en réserve de nombreux biens, pour de nombreuses années ; repose-toi, mange, bois et réjouis-toi !". Voilà le grand mensonge, et la grande folie, le grand manque de raison face à la réalité totale de la vie : "Insensé, cette nuit-même ton âme te sera redemandée !" (Lc 12,19-20).

L'Innommable de Manzoni passe la nuit à penser à ce qui pourrait encore le satisfaire comme dans le passé. Mais son cœur est blessé, fatigué, déçu ; il ne le flatte plus, il ne lui ment plus. Quel miracle, un

cœur qui ne se ment pas ! Mais faut-il vraiment attendre la fin de la vie, l'échec de tout le reste, pour s'en rendre compte ?

Le Christ, l'Église, mais aussi la tradition religieuse ou celle de la sagesse la plus pure, c'est-à-dire la plus pauvre face au Mystère, surtout le mystère de l'homme, nous aident à comprendre que ce miracle peut être aussi un travail, le fruit d'un chemin. Et c'est ici que la confrontation du cœur avec le manque est fondamentale. Quel manque de vérité, de raison, d'honnêteté envers soi-même, un cœur qui ne se confronte pas avec ce dont il est plein ! Quelle trahison de soi-même consume un cœur qui censure la réalité qui le remplit ! Mais pourquoi le cœur se censure-t-il ? Il se censure justement parce qu'il est plein d'un manque, et le manque est un vide, c'est une absence, une privation. Pourquoi le cœur devrait-il y être attentif, y prêter attention ? Il vaut mieux s'occuper d'autre chose, il vaut mieux une petite plénitude à portée de main, de regard, de bouche, ou même de pensée, d'imagination, de sentiment ; mieux vaut une petite plénitude que l'on peut saisir que de rester face à un manque sans fond...

Surpris par le manque

Mais il y a ce "tout à coup", comme le dit Luzi, ce coup, cet instant, qui fait s'écrouler les paravents derrière lesquels le cœur se censure, en censurant le manque dont il est plein. Il ne s'agit, il ne peut s'agir, je crois, d'un sursaut qui vient du cœur lui-même. Ce n'est pas possible que le manque, le vide qui languit dans notre cœur se surprenne d'un coup. Il faudrait, il faut quelque chose d'autre qui fasse sursauter en nous la conscience du manque qui nous envahit, qui nous noie. Il faut que, tout d'un coup, se manifeste un rappel, une lampe dans la nuit, un coup de tonnerre dans le silence, un visage, un regard, une parole dans le brouillard de la solitude qui remplit le cœur. C'est comme une flèche que quelqu'un tire et qui vient transpercer le cœur et le réveille de l'anesthésie de sa douleur, douleur qui est sienne, uniquement sienne, douleur que seul le cœur éprouve : douleur de la solitude, du manque d'un Autre. Oui, il faut une blessure pour que le vague besoin qui nous envahît, qui nous envahit vaguement comme une nausée, se concentre en un désir, un ardent désir. La blessure infligée par une flèche n'est pas un mal-être indéfini : c'est une douleur qui attire et concentre l'attention du cœur sur un désir de guérison, de salut. Le cœur blessé, d'un trait, d'un coup, devient conscient de son manque. Quand on diagnostique où se trouve l'hémorragie, on devient conscient de la raison de la faiblesse que l'on éprouvait, du mal-être général qu'on éprouvait, et on découvre également où est le point sur lequel on devrait intervenir.

Quand, à l'âge de 17 ans, j'ai rencontré, dans une froide et humide soirée de février, la communauté, les personnes qui m'ont révélé le visage vivant de l'Église, c'est-à-dire du Christ, la réaction immédiate de mon cœur fut celle d'une tristesse lancinante, comme je n'en ai sans doute jamais éprouvée. Mais, immédiatement après, de cette blessure a jailli, ou mieux est entrée en moi, la joie la plus surprenante que je n'aie jamais perçue.

Que c'est-il passé ? Une rencontre ! Une rencontre qui m'a révélé d'un coup que j'étais seul, que je vivais dans la solitude, que j'étais plein de solitude. Et j'en éprouvais un mal-être, depuis des années, depuis toujours ; mais jusqu'à ce moment-là, je ne parvenais pas à définir le manque qui remplissait mon cœur. Il fallait une blessure définie et définitive. Et quand elle est arrivée, la surprise fut qu'elle n'était pas infligée par quelque chose de négatif, de mauvais, de triste, par quelque chose qui me haïssait. La blessure m'a été infligée par une réalité positive, par une beauté, par une joie qui m'aimait comme je ne m'étais jamais rendu compte d'être aimé. C'est comme quelqu'un qui vit toute sa vie au fond d'une caverne et, d'un coup, un rayon de soleil l'atteint et ses yeux se sentent blessés par la lumière, par la beauté, par une belle journée qui commence, qui devient expérience. Le cœur est blessé par la rencontre avec ce qui lui manque, qui en le blessant, se révèle et donc l'attire.

"Que te manque-t-il d'autre ?"

Peut-être est-ce cette expérience que le jeune homme riche de l'Évangile a faite. Il avait tout, et il était même quelqu'un qui faisait tout bien, il était religieux, il observait tous les commandements, depuis l'enfance. Mais en rencontrant Jésus, toute cette vie "en règle" est blessée et attirée par un horizon

nouveau qui correspond à son cœur comme rien d'autre auparavant ne l'avait fait. Et il est tellement vrai face à son humanité qu'il parvient à exprimer au Seigneur tout le manque de son cœur, ce manque que jamais rien n'a satisfait, ni les biens, ni l'honnêteté religieuse. "Toutes ces choses, je les ai observées ; que me manque-t-il d'autre ?" (Mt 19,20).

"Que me manque-t-il d'autre ?". C'est le vers de Luzi qui résonne dans l'Évangile depuis deux mille ans. Je ne sais pas si la rencontre de l'homme avec le Mystère n'a jamais trouvé une expression aussi essentielle et dramatique comme quand ce jeune homme riche et honnête a exprimé face au Seigneur le manque insatiable qu'il percevait dans son cœur. Jusqu'à ce moment-là, cette demande, cette soif, avait conduit le jeune homme de satisfaction en satisfaction, sous la forme de biens toujours plus abondants ou dans la moralité toujours plus vertueuse. Et chaque fois, le cœur criait en lui, comme un autre poète italien l'a exprimé : "Ce n'est pas pour cela, ce n'est pas pour cela !" (Clemente Rebora, *Sacchi a terra per gli occhi*).

Et voilà que ce jour-là, *le mal-être vague* se trouve en présence d'un regard qui le porte à exprimer, ou peut-être tout simplement à trahir, tout l'abîme du manque qui le remplit comme demande à Celui qui seul peut donner une réponse à la soif de son cœur. Je ne sais pas s'il existe dans l'Évangile, et donc dans toute l'histoire de l'humanité, un exemple plus essentiel du sens religieux d'un homme exprimée face à Jésus-Christ. C'est si vrai que de personne d'autre il n'est dit aussi explicitement que Jésus "fixa son regard sur lui et l'aima" (Mc 10,21).

"Suis-moi !"

Mais que répond Jésus à ce manque qui s'exprime dans une demande ? Il répond par une parole qui au fond est aussi une demande : "*Suis-moi !*". Le "Va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres" n'est pas encore la réponse à la demande du jeune homme, parce que cela pourrait être réduit à une ultérieure bonne action qui, en soi, ne satisferait pas encore le manque qui remplit son cœur. La réponse au "Que me manque-t-il d'autre ?" est Jésus qui lui dit "Suis-moi !" ; car "Suis-moi !" veut dire : "Ce qui te manque encore, ce qui te manque toujours, au-delà de la limite de ce que tu as et de ce que tu fais, même de ce que tu fais pour Dieu, ce qui te manque, c'est moi ! Laisse tout et suis-moi car *c'est seulement moi qui te manque !*".

Notons, entre parenthèses, que les grands charismes de l'Église sont toujours ceux qui permettent la reproduction de cette expérience, de cette rencontre de la soif de plénitude qui émerge toujours plus du cœur à travers toutes les tentatives humaines et décevantes de satisfaction, avec la présence du Seigneur qui, en nous aimant personnellement, nous offre de Le suivre vers la plénitude de vie que Lui seul peut donner, que Lui seul est. Les charismes que l'Esprit suscite continuellement sont authentiques s'ils actualisent à nouveau cette expérience, s'ils la rendent possible aujourd'hui, véritablement possible. Ils réveillent et orientent le sens religieux et permettent la rencontre avec la présence réelle du Christ qui satisfait le cœur humain en lui offrant un chemin à suivre avec Lui. C'est seulement ainsi que la liberté de l'homme est respectée et exaltée au point de lui permettre, comme l'a fait Jésus, de pouvoir aussi dire non, de ne pas Le suivre, de refuser le bonheur. Je vous défie de trouver un charisme dans l'histoire de l'Église qui soit fécond en dehors de ces éléments essentiels.

Et cela vaut pour tous. Le conseil de laisser effectivement tout pour Jésus, veut seulement exprimer le fait ontologique que Lui seul nous manque. Celui qui est appelé par le Christ à Le suivre radicalement est tenu au détachement de tout pour être un signe effectif d'une réalité ontologique qui vaut pour tout le monde : que seul Jésus Christ manque au cœur de l'homme, à la vie de l'homme, au désir de plénitude et de bonheur de tout être humain. Ainsi la pauvreté chaste et obéissante du détachement de soi-même, de tous et de tout n'est que correspondance essentielle au fait que Celui qui seul manque au cœur humain s'est fait chair, est présent, est une Personne que je peux rencontrer, écouter, qui me parle, me regarde, m'aime, m'appelle, et avec qui je peux rester toujours, avec qui je peux cheminer toute la vie. Et toute ma vie ne pourra épuiser le chemin avec Lui, car Lui et Lui seul est et sera toujours Celui qui manque à la plénitude de ma vie, et Celui qui manque à la plénitude de la vie de tous.

Et cela vaut pour tous, comme l'exprime poétiquement saint Augustin dans un sermon sur saint Laurent pour rendre les fidèles conscients que tous, quelque soit leur état de vie, sont appelés à suivre le Seigneur qui a donné Sa vie pour nous : "Le beau jardin du Seigneur, ô frères, possède non seulement les roses des martyrs mais aussi les lys des vierges, le lierre de ceux qui vivent le mariage, les violettes des veuves. Aucune catégorie de personne ne doit douter de son propre appel : le Christ a souffert pour tous". (*Discours*, 304,3).

Le Christ est mission

Mais la rencontre de Jésus avec le jeune homme riche insiste sur un aspect de la réponse qu'est le Christ à la soif du cœur humain et que nous ne pouvons pas négliger. Comme nous l'avons vu, la réponse de Jésus à la demande : "Que manque-t-il toujours et radicalement à mon cœur ?", ce ne fut pas un explicite : "C'est moi qui te manque !", mais un appel : "Suis-moi !". Et "Suis-moi !" veut dire un chemin, un chemin avec Jésus, en Sa compagnie et, dans la compagnie du Christ, un chemin avec Jésus qui parcourt une route qui a une direction. Quand le Christ dit "Suis-moi !", ce n'est pas pour nous dire : reste avec moi pour aller n'importe où. Le chemin du Christ dans le monde n'est pas une promenade. ***Le chemin du Christ est Sa mission***, la direction du Christ est la mission pour laquelle le Père l'a envoyé dans le monde. Et cela n'est pas étranger à Sa présence, à Sa présence qui satisfait le manque ultime que ressent notre cœur. C'est pour cela aussi que le jeune homme riche devait laisser tout, car tout ce qu'il avait et faisait aurait entravé son chemin avec le Christ, sa permanence avec le Christ qui poursuit dans le monde la mission voulue par le Père.

Même Marie, avec Joseph, a dû prendre conscience de cela. Quand ils ont perdu Jésus, nous pouvons bien imaginer quel terrible manque de Lui ils ont éprouvé durant trois jours ! Et quand ils l'ont retrouvé au Temple, Marie reproche à son Fils de les avoir angoissés par un manque de Lui qui ne savait plus comment être comblé. La réponse qu'Il donne à ses parents est une révélation du vrai lieu où jamais le Christ ne nous manquera : "Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père ?" (Lc 2,49). Et quelles sont les affaires du Père dont le Fils doit s'occuper ? Justement, la mission pour laquelle le Père L'a envoyé dans le monde, la rédemption, le salut du monde.

Le Christ satisfait le manque extrême du cœur en l'attirant à Sa suite dans Sa mission de salut. À ce sujet, Jésus n'a pas hésité à corriger sa Mère, mais encore plus sévèrement Pierre qui voulait se satisfaire de Sa présence en la dissociant de Sa mission vers et à travers la mort sur la Croix. Quand le Christ se donne comme plénitude du cœur, Il le fait en nous impliquant dans la mission qu'Il reçoit du Père et qu'Il poursuit avec une charité infinie jusqu'à la fin du monde. C'est pour cela que personne ne peut embrasser le Christ sans Le suivre et participer, selon la modalité et la forme que Dieu décide, à Sa mission de salut.

Quand quelqu'un à qui Jésus a dit à brûle pourpoint "Suis-moi !" répond : "Seigneur, permets que j'aille d'abord enterrer mon père", le Christ réplique : "Laisse les morts enterrer les morts ; toi, va et annonce le règne de Dieu " (Lc 9,59-60). C'est comme si entre le "Suis-moi !" et le "Va et annonce le règne de Dieu !" il n'y avait aucune distinction. Qui suit le Christ, immédiatement, va et annonce le Règne, même s'il Le suit en se retirant du monde ou dans la banalité quotidienne et ordinaire de Nazareth. Car la mission coïncide avec le Christ Lui-même, avec sa Personne envoyée par le Père dans le monde.

La grande tentation

Le Christ qui répond "Suis-moi !" au manque qui remplit le cœur du jeune homme riche qui échoue comme un naufragé sur la rive de son Cœur, est le Serviteur de Dieu qui a déjà par deux fois annoncé sa Passion et qui a désormais pris la direction de Jérusalem pour consumer sa Pâque, en portant maintenant dans la mémoire le visage du jeune homme riche qu'Il a commencé à aimer pour toujours et qui s'est fermé à la plénitude. Il est venu pour satisfaire le manque d'amour éternel qui remplit le cœur de l'homme. Mais encore une fois, Jésus n'a pas trouvé une correspondance à l'offrande de Soi à la soif de l'homme. Là est l'agonie du Christ, et peut-être la tentation extrême à laquelle le démon soumet Son cœur : "Est-ce bien vrai que c'est toi qui manque au cœur de l'homme ? Es-tu toujours convaincu que les

hommes désirent Dieu ? Peut-être le péché originel où Adam a désiré autre chose que Dieu et contre Dieu serait-il la parole définitive sur le destin de l'humanité ? Tu peux tout pardonner, aimer l'homme tant que tu veux, mourir pour lui... Mais cela ne te semble-t-il pas évident désormais que l'homme a choisi de ne pas t'aimer en retour, de préférer la liberté de manquer plutôt que l'esclavage d'une plénitude qui vient seulement de toi ? Ta mission a échoué et ta passion ainsi que ta mort sont d'avance un échec. Tu es venu au monde pour constater qu'au fond *tu ne manque pas à l'homme...*"

J'ai l'impression que cela soit la plus grande tentation aussi pour nous. Je l'expérimente dans mon ministère. La tentation la plus insidieuse n'est pas le découragement face à la fragilité humaine, au péché, à la mesquinité, tant en nous-mêmes que dans les autres. La vraie tentation est celle de devoir se demander si le Christ manque vraiment à ceux à qui nous l'annonçons, s'Il manque vraiment aux personnes et communautés, même monastiques, même contemplatives, même engagées dans l'Église, que nous accompagnons. En effet, souvent, il nous semble constater que l'attraction du Christ ne soit pas vraiment pour celui qui Le rencontre la réponse exhaustive au manque qui remplit son cœur.

La tentation, l'agonie du Christ Lui-même et de qui L'annonce, de qui l'annonce peut-être simplement à sa femme ou à son mari, à ses enfants, à ces amis, aux collègues ou encore à ses propres confrères, est celle de se rendre compte que Jésus ne rencontre pas vraiment une préférence ; il semble que ce ne soit pas vraiment Lui qui remplisse le cœur de la personne. C'est peut-être ce qu'éprouvait le cœur du Christ à la fin de son discours à Capharnaüm (cf. Jn 6,26s). Il avait dit et répété, comme un disque rayé, que sans manger Son corps et boire Son sang, c'est-à-dire sans se remplir de Lui, l'homme ne vit pas, il n'a pas la vie, il est vide de sens, de vie, de bonheur. C'est justement pour cela que tous s'en vont. Et Jésus se retrouve seul face aux Douze, dont il connaît toute la misère et la fragilité. Il ne veut pas les retenir. S'il n'y a pas un désir, Il ne veut pas les retenir : "Voulez-vous vous en aller vous aussi ?". Et Pierre, qui exprime la position du cœur la plus vraie et humaine face au Christ que personne n'a jamais exprimée, lui répond : "Seigneur, à qui irions-nous ? Toi seul a les paroles de la vie éternelle !" (Jn 6,67-68), qui signifie : "Seigneur, comment pouvons-nous nous détacher de toi ? Si toi tu nous manques, il nous manque tout, il nous manque la vie !". Pierre trahira, reniera, péchera, mais il ne pourra jamais se soustraire à la confession de ce désir de plénitude. Et c'est cela, cela seulement, qui vainc la tentation suprême contre l'événement chrétien, même s'il n'y a qu'un homme, qu'une femme, qui permette à son propre cœur de crier que, en tout et toujours, il lui manque seulement le Christ et la vie qu'Il donne.

La mission du Christ est la miséricorde du Père

Je disais que le Fils de Dieu s'offre à nous comme satisfaction de ce qui manque au cœur en nous demandant de Le suivre dans la mission que le Père Lui confie. Mais nous ne pouvons pas oublier que la substance de cette mission est la miséricorde. Saint Jean-Paul II écrivait dans *Dives in misericordia* que le Christ *incarne et personnifie* la miséricorde du Père (cf. § 2).

La tentation dont je parlais avant, Jésus l'a contredite surtout en réaffirmant l'origine, le Père qui L'envoie, le Père qui ne renonce pas à la miséricorde. La conscience de l'origine de la mission est plus puissante que le résultat apparent. La charité, la foi et l'espérance surgissent de l'origine et puisent en elle toute l'invincibilité de la mission.

Jésus, lors de son agonie à Gethsémani, ne s'est pas opposé à la tentation de Se donner en vain à un monde qui ne L'aurait pas accueilli, en cherchant des arguments dans l'humanité de ceux qu'Il a fréquentés durant plus de trente ans. Et même Pierre, Jean et Jacques, le déçoivent en dormant alors qu'Il souffre et veille ; et bientôt, Le décevront encore plus en fuyant et en Le reniant. Ce qui vainc la tentation n'est pas un jugement sur l'humanité, une analyse de la situation morale des personnes, de l'Église, du monde. Ce qui la vainc est la référence au Père : "Abbà ! Père ! À toi, tout est possible (...). Mais non pas ma volonté, mais la tienne" (Mc 14,36). En disant au Père "À toi, tout est possible", Jésus ne pouvait pas ne pas penser à ce qu'Il a dit tout de suite après le triste abandon du jeune homme riche : "Comme il est difficile pour ceux qui possèdent des richesses (c'est-à-dire qui croient ne manquer de rien), d'entrer dans le royaume de Dieu !". "Et qui peut être sauvé ?", demandent, angoissés, les disciples. Alors, Jésus, "les regardant en

face” anticipe ce qu’Il dira au Père à Gethsémani : “C’est impossible à l’homme mais non à Dieu ! Car tout est possible à Dieu” (cf. Mc 10,23-27).

Mais que veut le Père ? À Lui tout est possible, mais que veut-Il vraiment, que réalisera vraiment Sa toute-puissance ? Qu’est-ce que Dieu rend possible en envoyant son Fils dans le monde ? Que veut-Il réaliser en L’envoyant obéir jusqu’à la mort, et la mort sur la Croix ? Qu’est-ce que le Père a envoyé à la rencontre du manque instable, inconstant et décevant de l’homme ?

Ce que le Père a envoyé dans le Fils est fondamentalement une grande révélation, une grande révélation de Lui-même, et son Cœur. **Dans le Christ, Dieu a révélé et continue à révéler à toute l’humanité que l’homme manque au Père infiniment plus que le Père ne manque à l’homme.**

“Tu me manques !”. C’est le refrain dramatique des rapports humains. Combien de fois cette expression est-elle présente dans la littérature, les chansons, les films ! C’est la blessure profonde des cœurs humains, car ils sont créés pour s’accomplir dans la relation, dans l’amitié. Nous mesurons l’amour en proportion à combien l’autre nous manque ou à combien nous manquons à l’autre. Mais tout ce manque, profond ou superficiel, entre nous, et même le manque déchirant de la mort d’un être cher, n’est que le symbole du fait que c’est Dieu qui nous manque.

Mais quel est ce mystère où toute ma consistance réside en Quelqu’un qui me manque ? Quel mystère est ce moi qui continue à vivre, même quand tout me manque, car il ne me manque que l’Unique sans lequel je ne puis vivre ? Comment est-il possible encore de vivre s’il me manque Celui qui est toute, toute !, la consistance de mon existence ?

C’est Lui-même, justement, qui est venu nous donner la réponse, c’est Lui-même qui l’a révélée. La réponse est que **Celui qui nous manque est Quelqu’un à qui nous manquons !** C’est la grande révélation que Jésus a condensée dans la parabole de l’enfant prodigue : le fils manque au père plus que le père ne manque au fils.

Le manque qui remplit notre cœur, la blessure de notre cœur, n’est que le reflet, bien imprécise !, bien trouble !, d’un manque infini, mystérieux, éternel : nous manquons à Celui qui nous fait, nous manquons à Celui que nous avons abandonné. Il nous a fait avec une liberté qui blesse en Lui une attente, une expectative, une anxiété, une solitude, un abandon, un manque de nous à Lui, qui est remise en nos mains, en notre cœur, à notre décision de revenir ou non à Lui, de Lui répondre.

Le visage de la Miséricorde

C’est cela la miséricorde ! C’est la grande annonce du Christ, la grande révélation qu’est le Christ : **la miséricorde est que nous manquons au Père**, que dans le cœur de Dieu il y a un espace d’amour auquel nous manquons, qui nous attend, qui nous attend depuis toujours, éternellement.

Les trois paraboles de la miséricorde au chapitre 15 de l’Evangile de Luc, avant d’illustrer la façon par laquelle Dieu cherche, pardonne, accueille celui qui était perdu, illustre le drame du cœur divin auquel manque l’homme. Ce n’est pas tant la brebis qui ressent le fait d’être pardonnée, encore moins la pièce d’argent; et le fils prodigue qui retourne à la maison surtout parce qu’il a faim. Ce qui est perdu ne pense pas à la douleur de Celui qui l’a perdu. La passion est entièrement dans le cœur du pasteur qui a perdu la brebis, de la femme qui a perdu la pièce de monnaie, du père qui a vu partir son fils plus jeune; qui vit en scrutant l’horizon jusqu’à ce qu’il revienne et qui sort supplier le fils aîné en colère. La douleur du manque et la fête des retrouvailles vivent essentiellement dans le cœur de Dieu.

C’est cela la miséricorde : nous manquons à Dieu plus qu’Il nous manque. Et c’est seulement en en faisant l’expérience, comme le fils prodigue, embrassé à nouveau et fêté, de ce manque de Dieu totalement gratuit, sans raison en nous-mêmes, que l’homme découvre “de quel manque est ce manque” qui d’un coup, furtivement, remplit son cœur distrait et infidèle. L’être manqué à Dieu est plus douloureux au cœur du Père que notre *avoir* manqué contre Lui. C’est cette découverte qui nous rend conscients de la miséricorde du Père qui se révèle dans le Christ.

Le cœur de l'homme en effet est la conscience imprévue, stupéfiante, de notre *manque à Dieu*. C'est le reflet de l'attente du Père. Le reflet dans la stupeur de notre conscience de la fête que le Père réserve à notre retour vers Lui. Le manque de notre cœur est l'écho de la blessure du Père qui voit le Fils crucifié, immergé dans notre sentiment d'être abandonné par Dieu. Alors nous comprenons que la Résurrection même est un grand retour au Père du Fils qui Lui manque, et, en Lui, de nous tous, les fils qui manquons au Père. Vivre de la résurrection du Christ veut dire vivre la guérison de la blessure du manque réciproque entre Dieu et l'homme.

La fête tous ensemble

C'est justement à partir de là, de cette expérience que nous pouvons faire seulement quand nous nous laissons embrasser par le pardon de Dieu, que naît notre participation à la mission du Christ mort et ressuscité, et donc à la diffusion dans le monde du règne de Dieu. Quand le pasteur rentre après avoir retrouvé la centième brebis qui s'était perdue, il fait la fête avec ses amis et ses voisins (Lc 15,6). Quand la femme a retrouvé la dixième pièce de monnaie perdue, elle fête avec ses amies et voisines (Lc 15,9). Mais c'est surtout le père, qui a retrouvé son fils perdu et mort, qui veut fêter *avec tous* : avec les serviteurs, avec le fils retrouvé et avec le fils aîné (Lc 15,32). La mission du Christ, la diffusion du Règne, est croix et résurrection; parce qu'elle participe à l'anxiété du Père qui cherche ce qui est perdu, mais aussi à la joie de la fête, des retrouvailles. Mais quand la mission part du fait de nous laisser nous retrouver nous-mêmes par Celui à qui nous manquons; c'est comme si il n'y avait que la fête de la résurrection à diffuser, à témoigner, à partager avec tous. On ne peut plus vivre que pour diffuser le témoignage de la miséricorde du Père, c'est-à-dire que même le dernier des perdus, et *surtout* le dernier des perdus, a dans le cœur de Dieu un espace infini d'attente, de désir, un abîme d'amour miséricordieux qui brûle d'enlacer, d'embrasser celui qui est perdu.

Jésus a dit à la Samaritaine que le Père cherche des adorateurs (cf. Jn 4,23). En latin "adorer" a comme étymologie la tension vers la bouche, *ad os*, c'est-à-dire qu'il comporte aussi l'idée du baiser. C'est exactement cela que le père de la parabole fait avec le fils à peine revenu : il se jette à son cou et l'embrasse (Lc 15,20). L'adoration chrétienne ne signifie pas rester face à un mystère indifférent, mais face à l'embrassement et le baiser d'un Dieu à qui on retourne, et les Pères de l'Église n'ont pas manqué de faire remarquer que le baiser de Dieu est la communication à l'homme du Saint Esprit, de la vie et de la communion aimante de la Trinité. Toute la mystique chrétienne réside en ce baiser du Père miséricordieux qui nous transmet l'Esprit d'adoration filiale dans le Christ. La mystique chrétienne est la mystique du pécheur étreint et embrassé par le Père.

Quelle culture nouvelle, quel monde nouveau, quelle solution bien différente des mille et un problèmes tragiques du monde d'aujourd'hui, se diffuseraient si nous apprenions, à partir de l'embrassement de Dieu, à aller vers tous, accueillir chacun avec la conscience, et donc le témoignage, que chaque personne humaine manque au Père, à l'embrassement et au baiser d'un Dieu qui Se communique comme Amour, comme Miséricorde ! Quelle révolution en chaque lutte pour la vérité, la justice et la paix !

Il y a un profond besoin de la mystique de la miséricorde dans le monde d'aujourd'hui.

Je pense au roi Josaphat qui, illuminé par le prophète Jachaziel, décide d'aller combattre contre les ennemis puissants qui menacent le peuple en mettant "les chantres du Seigneur, ainsi que les psalmistes, revêtus des ornements sacrés, au-devant des hommes armés pour qu'ils louent le Seigneur en disant : 'Louez le Seigneur car éternelle est sa miséricorde.'" (2 Cr 20,21). Et l'armée a vaincu sans même combattre. La mission chrétienne est victorieuse de la victoire du Christ et sa méthode est d'aller au-devant de tous et de tout, même de son pire ennemi. En se laissant précéder par la conscience, c'est-à-dire par l'expérience, et la célébration de la miséricorde éternelle de Dieu. C'est le témoignage de tant de martyrs, d'aujourd'hui comme de toujours.

Vivre avec le Christ

Saint Paul écrit aux Ephésiens que nous aussi, comme tout le monde, “nous avons vécu dans nos passions charnelles en suivant nos désirs charnels et nos pensées mauvaises”, et que “par nature, nous méritions la colère, comme tous les autres” (Eph 2,3). C’est-à-dire infidèles comme tout le monde au désir d’infini qui habite le cœur de l’homme.

“Mais Dieu [le grand “mais” qui renverse tout, qui régénère tout, qui vainc toute tentation de découragement, est l’initiative de Dieu], mais Dieu, qui est riche en miséricorde [non seulement de biens, non seulement de justice comme le jeune homme riche], à cause du grand amour dont Il nous a aimés [la miséricorde veut dire que la charité de Dieu est la raison de tout, l’origine de tout !], alors que nous étions morts à cause de nos péchés, Il nous a fait revivre avec le Christ” (Eph 2,4-5).

L’effet en nous de la miséricorde du Père, l’effet du baiser par lequel Il nous redonne le Souffle de la vie, est que nous vivons avec le Christ. Littéralement la parole utilisée par Saint Paul n’est pas exactement “revivre”, mais “faits vivants” : de morts que nous étions, le Père nous a faits vivants avec le Christ, Il nous a faits “vivants ensemble” avec le Christ. La vie nouvelle, ressuscitée, sauvée, refaite, recréée, régénérée est la vie *avec* le Christ, c’est-à-dire la communion avec le Christ. Notre vie renaît comme rapport avec Jésus, comme communion avec Lui. Dans la relation avec le Christ, la vie humaine qui est par nature relation, comme le philosophe juif Mario Buber l’a bien mis en évidence, revit ; elle revit comme vie et relation. Nous vivons vraiment en vivant avec le Christ. La vie nouvelle en Christ, avant d’être qui sait quelle autre vie, est *notre vie avec Lui*, vivre en communion avec Lui.

C’est à cela que Jésus appelait le jeune homme riche en lui disant “Suis-moi !” : Il ne l’appelait pas avant tout à “changer de vie”, mais à vivre avec Lui, car c’est cela qui change vraiment la vie, la vie réelle, ma vie.

Et c’est réellement en cela que se manifeste en nous la miséricorde du Père : “Mon fils, ton frère qui était mort, est retourné à la vie” (cf. Lc 15;24,32). Pourquoi ? Parce qu’il est avec Lui. Simplement avec Lui. Et nous sommes avec le Christ, et, en Lui, avec le Père.

Je confesse que la poésie de Mario Luzi qui m’a le plus ému et m’accompagne est celle dans laquelle l’un des deux disciples d’Emmaüs décrit leur rencontre avec le Ressuscité :

*Il nous suit, Il nous dépasse, Il nous fait compagnie,
durant un long moment Il respire à nos côtés,
à demi caché dans la pénombre, occulté par sa présence
perdu dans ses pensées et taciturne même si étrangement attentif. À quoi ?
Il nous escorte peut-être sur le chemin douloureux de la route et du retour à travers les collines
ou Il nous demande protection Lui même en vue du voyage qui L’attend ?
Mon compagnon de route le regarde de biais, moi aussi, sans le faire paraître, je ne cesse de Le scruter.
Nous ne savons rien encore quand, la nuit étant déjà avancée,
nous entrons tous ensemble dans la semi-obscurité de la taverne.
Ce pain, ces mains qui le rompent, le regard, l’adieu trop leste.
Cela serait, – nous le savions, nous, d’Emmaüs – la matière du récit.
Ils vinrent et s’en retournèrent aux premières lueurs du jour. ¹*

Voilà. La miséricorde du Père est le Ressuscité qui vient gratuitement nous accompagner sur notre chemin, en nous vivifiant avec Lui. La vie chrétienne est toujours mission car ce qui sauve est vivre avec le Christ, la communion avec Lui. La mission est la communion : pouvoir vivre tout avec le Christ, pouvoir vivre avec tous avec le Christ. Et notre vie réelle, notre vie humaine, notre pauvre vie quotidienne, devient le drame explicite, le mystère révélé, de la communion avec Lui, en tout, avec tous, toujours. Avec Lui *à suivre*, avec Lui qui nous est donné et qui nous manque; comme si chacun de nos pas était une respiration, un battement de cœur, qui régénère la vie.

¹ Mario Luzi, *Poesie ultime e ritrovate*, Milano, 2014, p. 37